

1872

Hommage de l'auteur
A. J. Reinach

LA

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

PARAISANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

~~~~~

Tiré à part du n° 53 (15 Mai 1908)

—

## Nouvelles découvertes papyrologiques

(Annales de Kratippos et comédies de Ménandre)

PAR

A.-J. REINACH

PARIS

Direction : 12-14, avenue du Bois de Boulogne, à Paris

Bibliothèque Maison de l'Orient



132199

## NOUVELLES DÉCOUVERTES PAPYROLOGIQUES

ANNALES DE KRATIPPOS ET COMÉDIES DE MÉNANDRE

---

On sait comment, depuis plus de quinze ans, les découvertes papyrologiques se multiplient en Égypte. Aux quatre recueils formés par Peyron en 1826 et en 1841, par Leemans en 1843 et par Brunet de Presle en 1865 avec les papyrus achetés au hasard par des voyageurs italiens, anglais, hollandais et français, elles ont ajouté déjà plus de vingt volumes de documents juridiques et administratifs, correspondances officielles et privées qui nous permettent de reconstituer la vie sociale et économique de l'Égypte, du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère au <sup>v</sup><sup>e</sup> après, avec plus de détail par endroits qu'on ne le saurait faire pour plus d'une période du Moyen-Age. Échappés aux fellahs Égyptiens qui commençaient, dès l'Empire romain, à s'en servir comme engrais, ces mille lambeaux de papyrus ne nous laissent pas seulement pénétrer souvent les manières de vivre et de penser des sujets des Lagides avec plus de précision que ne le permettent tant de textes et de monuments classiques pour les contemporains des Périclès ou des Démosthène ; mais, à côté de toute cette paperasserie qui pique surtout la curiosité ou intéresse l'érudition, plus d'un document historique ou littéraire de premier ordre est déjà venu accroître le patrimoine que la pensée grecque a laissé à l'humanité (1).

Faut-il rappeler que cette nouvelle ère des études grecques s'est ouverte, en 1891, par la publication simultanée des *Mimiambes* d'Hérodas et de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote? Ces deux œuvres, aussitôt classiques, témoignage éclatant des trésors encore enfouis dans les sables de l'Égypte, ne laissèrent pas d'exciter des espoirs infinis ; bien qu'il ait fallu modérer ce premier enthousiasme, il est loin d'avoir été entièrement déçu.

Pour la poésie, il suffirait de mentionner les quinze hymnes de Bacchylide qui sont venus reprendre, à côté de Pindare, la place que l'antiquité

(1) Il est facile de se tenir au courant des découvertes papyrologiques, sans même avoir recours à l'*Archiv für Papyrusforschung* qui paraît à Leipzig depuis 1902, par les trois bulletins papyrologiques qui sont publiés en français, depuis 1902-3, par M. Seymour de Ricci dans la *Revue des Etudes Grecques*, par M. P. Jouguet dans la *Revue des Etudes Anciennes*, par M. N. Hohlwein dans le *Musée Belge*. Pour tout ce qui touche à l'histoire de l'Égypte Ptolémaïque, il faut renvoyer aux 4 volumes de l'*Histoire des Lagides* de M. Bouché-Leclercq (1904-7). On ne mentionnera ci-dessous que quelques publications facilement accessibles pour les lecteurs français.

s'accordait à leur assigner. De Pindare lui-même, en dehors de fragments nombreux des *Pœans* jusqu'ici inconnus, on pense avoir retrouvé un *Parthéneion* que chantaient les chœurs de jeunes filles aux processions de l'Apollon Daphnéphoros de Thèbes; parmi les modèles dont Pindare pouvait s'inspirer, Paris possède depuis plus longtemps le papyrus de cet autre *Parthéneion* qu'Alkman avait composé, un siècle plus tôt, pour les vierges de Sparte. Autour de ces œuvres, il serait facile de grouper plusieurs centaines de vers nouveaux des grands lyriques de l'Ionie, d'Archiloque, d'Alcée, de Sappho, et de Corinne, la muse de Tanagra.

De la poésie philosophique des Ioniens, qu'on ne connaissait guère qu'à travers les platoniciens et les néo-platoniciens, on possède, depuis 1897, un fragment authentique de Phérécyde de Syros. Si la tragédie ne s'est guère accrue, pour Eschyle, que d'une quarantaine de vers des *Néréides* et d'*Europe* et, pour Sophocle, d'autant de trimètres de *Niobé* et de l'*Assemblée des Achéens*, la question des origines de la tragédie attique a reçu une lumière toute nouvelle d'un fragment important de ces *Phéniciennes* où l'Athénien Phrynichos célébrait le premier, en dialecte ionien, la victoire de Salamine; elle formait le fond glorieux de son drame comme de celui des *Perses* qu'Eschyle faisait représenter quatre ans plus tard (472). Ainsi, la tragédie, cette plastique de la poésie, serait venue à Athènes d'Ionie, comme la sculpture elle-même. Aussi comprend-on qu'Athènes, fille intellectuelle de l'Ionie, ait condamné Phrynichos, seize ans avant le triomphe de ses *Phéniciennes*, à 1000 drachmes d'amende pour avoir représenté devant le peuple la prise par les Perses de Milet, cette perle de l'Ionie. Délivrée par Athènes, après Salamine et Mycale, Milet voyait la poésie ionienne reflourir dans un épanouissement qui n'a plus rien de la noble simplicité primitive. Le nome citharodique des *Perses*, composé vers 390 par Timothée de Milet, nous a apporté, en 1903, un monument insigne de cet art, dont la comparaison avec la pièce de même titre d'Eschyle a été particulièrement instructive (1). Recherche passionnée du détail érudit et de l'expression pittoresque, entassement des épithètes rares et sonores, description d'un éclat et d'un élan tout romantiques, prétentions à la couleur historique et à la profondeur philosophique, voilà les tendances de cette nouvelle école telles qu'on les connaît enfin par le nome de Timothée, son chef, qui crie audacieusement: « Loin de nous la Muse du vieux temps ! » C'est aussi le cri d'Euripide dont l'influence est mani-

(1) Th. Reinach, *Revue des Études Grecques*, 1903, pp. 62-84; M. Croiset, *Ibid.*, pp. 323-68. Pour Bacchylide, dont il a paru en 1898 une traduction complète en prose de Desrousseaux et une traduction partielle en vers, par Th. Reinach et E. d'Eichthal, les éditions les meilleures sont l'édition anglaise de Jebb (1905) et l'édition italienne de Taccone (1907).

feste chez Timothée; d'importants fragments d'*Antiope*, d'*Archélaos*, d'*Hypsipyle*, de *Phaëthon*, des *Crétois* sont venus confirmer ce qu'on savait de ses qualités ou de ses défauts qui s'exagèrent dans la *Médée* de son imitateur Néophron dont on croit avoir retrouvé tout un lambeau (1). Avec Timothée et Néophron et 70 vers nouveaux des méliambes de Kerkidas on touche à l'époque Alexandrine où les papyrus ont permis de rétablir Hérondas à côté de Théocrite comme Bacchylide à côté de Pindare. Autour d'Hérondas(2), on peut grouper déjà toute une couronne de fragments mimi-ques et érotiques: plainte d'une amante délaissée, dialogue entre un amant ivrogne et l'amî qui cherche à le calmer, maîtresse qui, pour se venger des dédains d'un esclave, l'envoie au supplice avec la jeune servante qu'elle croit sa rivale (3). A côté d'une gerbe d'épigrammes inédites, on a pu attribuer au troisième des grands poètes Alexandrins, à Callimaque, avec quelques débris incertains de péans et d'épodes, deux fragments de la petite épopée d'*Hékale* et des *Aétia* (4) où il mettait en vers savants les plus obscures des traditions mythologiques. Mythologie et épopée sont plus que jamais en vogue, ce qui nous vaut — outre des papyrus d'Homère chargés des scholies ou des signes critiques dus aux philologues d'Alexandrie qui renouvellent l'histoire du texte homérique — une nouvelle poignée de vers hésiodiques et cycliques. Non contents de les copier, les Alexandrins s'efforcent de les imiter en ces épopées artificielles dont Apollonius de Rhodes, puis Virgile, ont donné les plus beaux exemples. Entre les *Argonautiques* et l'*Énéide*, il convient de placer un papyrus du III<sup>e</sup> s. avant notre ère, fragment d'une épopée où il était question de l'arrivée en Mysie de l'Arcadien Téléphos et du débarquement des Troyens en Italie. A l'époque impériale, on alla jusqu'à mettre en vers épiques des guerres contemporaines, comme celles de Dioclétien en 297 contre les Perses ou du duc byzantin Germanos contre les Blémyes. L'astrologie et la mythologie n'échappèrent pas à cette furie versificatrice et l'on a pu ajouter, sans grand profit, un *Hymne à Hermès* aux poèmes magiques et 43 hexamètres des *Bassariques* de Nonnos, avec une poignée de vers des *Dionysia-*

(1) H. Weil, *Etudes de littérature et de rythmique grecques*, 1902, pp. 1-8.

(2) Si nous n'avons pas d'édition d'Hérondas en France, sauf pour les mimes III et IV que l'abbé Ragon a publiés à l'usage des classes, le ton trop souvent scabreux qui empêche de mettre les autres à la portée des lycées leur a déjà mérité quatre traductions françaises: Dalmeyda (la meilleure), Boisacq, Ristelhueber et P. Quillard (qui a obtenu une 2<sup>e</sup> édition en 1900). On trouvera une bibliographie complète et une excellente introduction dans l'édition annotée de J. Arbuthnot Nairn (Oxford, 1904).

(3) H. Weil, *Etudes de littérature et de rythmique grecques*, p. 82; Th. Reinach, *Mélanges Perrot*, 1904, p. 291. Sur le monologue de l'amante et sur Hérondas, A. Croiset, *Histoire de la Littérature grecque*, V, 173.

(4) J. Nicole, *Revue des Etudes Grecques*, 1904, p. 215. Pour les 50 vers de l'*Hékale*, déchiffrée sur une tablette de bois, Th. Reinach, *ibid.*, 1893, p. 258.

ques de Sôtérichos qui lui servirent de modèle, aux vingt-cinq mille et quelques que comptent ses *Dionysiaques*!

La prose, en ses divers genres, n'est pas moins bien représentée que la poésie. Pour la philosophie, l'Égypte n'a fourni d'inédit que de rares fragments et commentaires platoniciens ou péripatéticiens en mauvais état. C'est sous les laves d'Herculanum que la bibliothèque d'un Épicurien nous a conservé de précieux rouleaux des œuvres d'Épicure et de son disciple Philodème et d'une histoire des écoles philosophiques. Moitié philosophiques, moitié historiques ou géographiques, très médiocres au total, une dizaine de grands fragments de romans grecs nous sont parvenus en copies de basse époque impériale. Des débris de traités de rhétorique et d'esthétique dérivés d'Aristote nous importent moins qu'une quantité assez considérable de fragments d'orateurs; si la plupart appartiennent à des œuvres déjà connues, on en a cependant tiré en 1907 plusieurs pages de l'Apologie d'Antiphon qui vient s'ajouter aux six discours peu à peu complétés d'Hypéride.

La littérature historique est dominée par l'inappréciable *Constitution d'Athènes* d'Aristote dont la découverte, dans un papyrus du II<sup>e</sup> s. de notre ère, permet d'espérer que quelque autre des 156 états dont il avait décrit l'organisation politique pourra nous être rendu (1); cette espérance ne serait pas vaine s'il est vrai que certains feuillets très mutilés proviennent d'un recueil spécial consacré aux états non grecs. Des *atthidographes*, annalistes d'Athènes, dont Aristote s'était surtout servi, un papyrus acquis par la bibliothèque de Strasbourg et publié sous le nom d'*Anonymus Argentinensis* a conservé deux colonnes importantes pour l'histoire des constructions de l'Acropole et de la flotte en 450/49 et pour celle de certaines magistratures, en 404/3. Des fragments beaucoup plus nombreux des *Atthides* de Philochore et d'Androtion et d'autres ouvrages historiques (Théopompe, Dinarque, Anaximénès, etc.), relatifs aux années 397, 375, 350, 344-38, ont été préservés dans des notes explicatives consacrées par le critique alexandrin Didyme aux IX-XII<sup>e</sup> Philippiques (2) et l'on a des raisons de croire qu'il se retrouvera des morceaux aussi importants de quelque autre des 3500 volumes du critique « aux entrailles d'airain », commentaires dont on ne soupçonnait pas jusqu'ici la valeur historique. On pense déjà posséder quelques fragments de ceux qu'il avait consacrés à Homère

(1) Traduction par Th. Reinach (1899) et par Haussoullier (1900). On doit regretter que cet opuscule, si nourri de faits et d'idées en sa concision et si instructif, n'ait pas encore été mis au programme des lycées et édité à cet effet.

(2) P. Foucart, *Étude sur Didymos* (Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, 1907). Voir un article du même sur l'*Anonymus Argentinensis* (publié par B. Keil en 1901) dans la *Revue de Philologie*, 1903. Wilcken et Laqueur viennent de montrer qu'on n'avait pas à faire à un historien mais à un commentateur du *Contre Androtion* de Démosthène, peut-être à Didymos d'Alexandrie (*Hermès*, 1907 et 1908).

et à Thucydide. A côté de ses commentaires, Didyme était l'auteur de grandes compilations lexicographiques et chronographiques; ce sont sur elles que se fondaient plus ou moins directement les lexiques littéraires de l'époque antonine (comme le *Lexique des dix orateurs* d'Harpocraton dont on a retrouvé quelques fragments d'une version plus ancienne), de précieuses listes de vainqueurs aux jeux olympiques (dont on a été heureux de découvrir des débris qui permettent de préciser la chronologie des odes de Pindare et de Bacchylide), enfin des Histoires Universelles comme celle que Julius Africanus avait dédiée à Alexandre Sévère. On savait qu'il avait été le premier à donner un récit comparé de l'histoire juive et de l'histoire profane, idée originale qu'Eusèbe, moins d'un siècle après, reprendra et consacrera; le manuscrit retrouvé à Oxyrhynchus confirme que ces *Kestoi* d'Africanus comprenaient 24 livres et que son auteur avait puisé, non seulement aux archives de Rome, mais à celles d'Alexandrie, d'Édesse, de Nysa et de Jérusalem. D'une Chronique Universelle Illustrée rédigée, à Alexandrie à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, peut-être pour faire suite à celle de Julius Africanus, il nous est parvenu des renseignements intéressants sur les années 383-92 de notre ère (1).

En même temps que s'élaboraient les énormes compilations de la fin du II<sup>e</sup> siècle, des polygraphes élégants comme Plutarque de Chéronée ou Favorinus d'Arles mettaient toute l'histoire politique et sociale sous forme de *Vies* ou de *Dialogues*. Peut-être est-ce au second de ces rhéteurs que l'on doit attribuer quatre colonnes d'une *Vie d'Alcibiade* et les débris d'un dialogue sur la meilleure façon de gouverner où Pisistrate paraît être le personnage principal. A tous ces textes d'histoire, il faudrait encore ajouter, dans la masse infinie des pièces concernant l'Égypte, certains documents de premier ordre, comme le relevé des revenus du roi en 259/8, le rapport d'un officier de la flotte égyptienne dans la campagne en Syrie et en Cilicie de 263 ou la lettre circulaire destinée à faciliter le voyage en Égypte d'un sénateur romain en 112 av. J.-C. Il faudrait surtout montrer à quel point s'est renouvelée l'histoire des origines du christianisme, non seulement par ces milliers d'écrits contemporains qui permettent une toute autre compréhension du grec des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais par la quantité des variantes trouvées pour chacun de ces textes, par tous les évangiles apocryphes, les *actes*, les *apocalypses*, les *pasteurs*, les compositions sibyllines, magiques ou gnostiques de toute sorte. Il faudrait analyser ces inestimables recueils de *sentences de Jésus* où les premiers

(1) Voir S. de Ricci, *Revue archéologique*, 1908, I, 108.

(2) P. Foucart, *Mélanges Boissier*, 1903 et, sur les *libelli*, *Journal des Savants*, avril 1908.

chrétiens ont mis dans la bouche du Christ tout ce qui répondait à leurs aspirations ou ces quelques *libelli* que l'autorité impériale, aux époques de persécution, obligeait les citoyens suspects de christianisme à signer en gage de loyalisme. Il faudrait étudier ces reclus du Sérapéum, prototypes sans doute des moines, puis, dès le triomphe des chrétiens au iv<sup>e</sup> siècle, toutes les pièces qui nous les montrent acharnés à réduire les communautés païennes qui se défendent encore dans les campagnes d'Égypte.

Ce rapide aperçu suffit à montrer à la fois l'importance et la variété des documents dont les recherches des quinze dernières années ont enrichi la littérature grecque, bien que ce ne soit guère que depuis 1900 que l'exploration et la publication soient vraiment devenues méthodiques. Avec le système d'exploitation exhaustive auxquels sont soumis aujourd'hui les dépôts d'archives privées et publiques ou les cimetières dont les sarcophages peuvent contenir le rebut de ces archives transformé en cartonnage de momie, peut-on craindre que cette admirable récolte ne s'épuise bientôt? A voir l'abondance des trouvailles qui récompense presque partout l'habileté et l'activité des savants anglais, américains, allemands, italiens et français qui sont actuellement à l'œuvre sur une dizaine de points, à voir aussi le succès constant des fouilles clandestines, il est permis de croire qu'il faudra au moins une douzaine d'années de recherches intensives pour faire rendre aux sables égyptiens tout ce qu'ils recèlent de documents grecs, latins, araméens ou coptes. Toujours est-il que l'année 1906-7 passera pour la plus féconde qu'on ait encore vue depuis 1891: sans nous arrêter ici à la Lettre d'Archimède à Ératosthène (1) ni aux extraordinaires documents araméens qui proviennent de la colonie juive établie, au v<sup>e</sup> s. avant notre ère, à Syène et à Éléphantine autour du temple de son dieu Yahou, analysons brièvement les deux papyrus de premier ordre qui viennent d'être découverts: les Annales de Kratippos et les Comédies de Ménandre.

\*  
\* \*

Oxyrhynchus, chef-lieu du nome de ce nom, parmi les quatre volumes de papyrus qu'il a déjà fournis à ses vaillants explorateurs, MM. Grenfell et Hunt, n'avait apporté encore que bien peu de fragments qu'on pût attribuer à ces grands historiens grecs du iv<sup>e</sup> et du iii<sup>e</sup> siècle, dont la perte est si sensible: quelques lignes d'un *épitomé* d'une partie de l'histoire de Timée relative à des affaires siliciennes du milieu du v<sup>e</sup> siècle; des débris

(1) Voir Archimède, *Des théorèmes mécaniques*, palimpseste publié par Heiberg et traduit par Th. Reinach (Paris, Colin, 1907). Sur les papyrus d'Éléphantine, Clermont-Ganneau, *Revue archéologique*, 1907, II, 443; Israël Lévi, *Rev. d'études juives*, 1907, II, 153. Quant aux minces fragments de l'*Apologie d'Antiphon* publiés à Genève en 1907 par M. J. Nicole, on en trouvera une analyse de A. Hauvette, *Journal des Savants*, 1908, p. 155.

de deux colonnes où il s'agit d'événements d'Asie-Mineure en 355/4 qui peuvent provenir des *Helléniques* de Théopompe ; un fragment peut-être des *Mémoires* du premier Ptolémée, le fondateur de la monarchie Lagide ; une page de Sosylos, l'historiographe d'Hannibal, relatant la victoire navale remportée en 217 sur les Carthaginois par les flottes unies de Rome et de Marseille. Quelque intérêt qu'ils puissent présenter, ces débris s'effacent avec tout ce qui a été trouvé d'histoire depuis l'*Athènes* d'Aristote, devant les 230 fragments d'*Annales* inédites que vient de faire connaître le 5<sup>e</sup> volume des papyrus d'Oxyrhynchus. Les 21 colonnes qu'on a déjà pu reconstituer, n'occupant pas moins de 26 pages (1), contiennent un récit détaillé des événements des années 396 et 395, années d'un intérêt exceptionnel où l'Empire Perse, menacé par Agésilas, qui pénètre jusqu'à Sardes, se décide à soutenir ce qui restait d'escadre athénienne dans les eaux asiatiques. Grâce à l'arrogante brutalité de Sparte, et l'or du grand roi aidant, les incidents se précipitent qui remettent Sparte aux prises avec Athènes unie contre elle à Thèbes. Bientôt, ils l'obligeront à rappeler Agésilas d'Asie quand Lysandre sera tombé sur le champ de bataille d'Haliarte en même temps que l'amiral lacédémonien Pisandre succombait à Knide devant les forces combinées de l'Athénien Konon et du satrape Pharnabaze (août 394). C'est dans l'été 396, sur un des multiples incidents qui devaient rallumer la guerre entre Athènes et Sparte, que débute nos fragments. Le récit en est vif et mérite d'être cité en partie.

A la même époque, une trière quitta Athènes sans connivence du peuple. C'est de sa propre initiative que Démainétos son propriétaire (2), qui s'était mis, à ce qu'on dit, secrètement d'accord à ce sujet avec le Conseil, descendit au Pirée de concert avec quelques autres citoyens et fit tirer le vaisseau des abris (3) ; prenant la haute mer, il fit voile pour rejoindre Konon (4).

(1) B. P. Grenfell et A. S. Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, V, 1908, n° 842, p. 111. Les éditeurs, avec Ed. Meyer et Wilamowitz, inclinent à attribuer cet ouvrage à Théopompe non sans indiquer les raisons qui ont amené des savants tels que Blass et Dittenberger en Allemagne, Walker et Bury en Angleterre, à préférer Kratippos. C'est aussi l'hypothèse à laquelle M. Foucart s'est montré enclin à se rallier dans les conférences qu'il a consacrées au nouveau papyrus dans son cours du Collège de France. Il n'y a pas lieu à s'arrêter à l'attribution à l'athélographe Androtion, que vient de proposer à l'Académie de Turin un érudit italien, M. G. de Sanctis, qui semble avoir été inspiré surtout par le désir d'enrichir de ce beau document les *athides* auxquelles il a consacré tout un volume.

(2) Ce Démainétos, qui appartenait à la grande famille des Bouzyges, resta célèbre à cause de cet exploit. Un demi-siècle plus tard, l'orateur Eschine se vantait de ce que son oncle eût fait partie de l'expédition de Démainétos.

(3) On sait que les vaisseaux des Athéniens, tant qu'on ne s'en servait pas, étaient rangés dans des cales sèches et couvertes. Le navire de Démainétos, étant apparemment une de ces trières que les citoyens les plus riches armaient à leurs frais pour la flotte nationale, devait se trouver à ce titre dans les cales de l'État. C'est pourquoi, à défaut d'un décret de l'Assemblée du peuple, il fallait au moins pour l'en faire sortir, et le mettre en état, la connivence de membres du Conseil et de citoyens influents.

(4) Cet amiral athénien, le seul qui eût échappé à la défaite d'Égospotamos, après

Là-dessus grand tumulte à Athènes et tout ce qu'il y avait de gens en vue et en faveur de s'indigner, déclarant que ce serait déshonorer la Ville que d'entrer ainsi en guerre contre Lacédémone. Effrayés de tout ce tumulte, les Conseillers réunirent le peuple, protestant qu'ils n'avaient eu aucune part à l'entreprise. Quand tout le monde fut rassemblé, les Athéniens virent se lever le groupe de Thrasyboulos, Aisimos et Anytos (1), qui leur représentèrent le grand risque qu'ils couraient, s'ils ne dégageaient pas la Ville d'une pareille responsabilité. Parmi les Athéniens, le parti des modérés et des riches était satisfait en général de la situation présente, tandis que la masse populaire, pour une fois, prise de peur, se laissa persuader par ceux qui avaient son oreille. On envoya dire à Milon, l'harmoste d'Égine (2), qu'il était libre de poursuivre Démainétos, comme ayant agi sans l'agrément de la Cité. Il n'en est pas moins vrai qu'auparavant, presque tout le temps, la politique athénienne avait été turbulente et plutôt, de façon générale, hostile à Lacédémone. Non seulement on envoyait des armes et des matelots pour l'escadre de Konon, mais une ambassade dirigée par Épikratès, Hagnias et Téléségoros avait été députée au Grand-roi : ce sont ses membres qui, saisis par Pharax, le précédent navarque (3) et expédiés à Lacédémone, y furent mis à mort. Cette opposition était excitée surtout par le parti d'Épikratès et de Képhalos (4). Ceux-ci, en effet, désiraient que la Cité fit la guerre et cette opinion, ils ne la professaient pas seulement depuis leurs pourparlers avec Timokratès et ce qu'ils avaient pu recevoir de son or, mais telle était leur politique de longue date, bien qu'on ait prétendu en rejeter toute la responsabilité sur l'argent de Timokratès. Si l'on y a vu la cause de leur hostilité, comme de celle des Béotiens et des autres États, c'est qu'on ignorait qu'il y avait longtemps déjà qu'ils étaient mal disposés envers Lacédémone et cherchaient à pousser les Cités à la guerre.

Nous ne pouvons suivre notre historien dans la digression où il s'engage pour expliquer les origines de cette hostilité générale contre Sparte. Elle montre qu'il n'y a pas lieu d'attribuer, avec Xénophon, une influence exclusive, ni même décisive, à l'or de Timokratès qui avait fini par passer en proverbe. La suite de l'aventure de Démainétos apprend également à se défier d'Eschine qui, pour venger sa famille des calomnies de Démosthène, rappelle les exploits d'un de ses oncles combattant avec Démainétos contre le navarque Milon. D'après le papyrus, ce Milon, harmoste et non navarque,

s'être réfugié à Chypre, s'était entendu avec les satrapes perses pour préparer une grande flotte dans le port de Kaunos en Carie.

(1) Ce sont les trois Athéniens bien connus qui, après avoir rétabli la démocratie en 403, devinrent les chefs du parti modéré, favorable à la paix.

(2) C'était le chef de la garnison que les Spartiates avaient établie à Égine depuis 404 pour surveiller Athènes et Corinthe.

(3) C'était le commandant en chef des forces navales de Sparte pour l'année 398/7.

(4) Ce sont les deux chefs de la démocratie avancée qui voulaient la guerre contre Sparte. Les écrivains aristocratiques comme Xénophon se plaisaient à voir dans les 50 talents que l'agent perse Timokratès avait eu commission, en 397, de distribuer en Grèce pour former une alliance générale contre Sparte la seule cause de la guerre de 394. Sans contester l'action de l'or de Timokratès, notre historien remarque avec raison que les causes de l'hostilité contre Lacédémone étaient bien plus anciennes dans les démocraties qu'elle avait toujours combattues et la rupture inévitable.

loin d'en venir aux mains avec l'Athénien, n'ayant pas pu l'atteindre dans les eaux attiques au large de Thorikos, ne s'est pas cru en état de le poursuivre en haute mer et a regagné Égine sans combat, tandis que Démaïnétos rejoignait Konon à Kaunos.

Pendant que Konon prépare une grande flotte grecque et phénicienne, Agésilas entre en campagne contre le satrape Tissapherne.

La victoire du roi de Sparte à Sardes, sa marche triomphale dans la vallée du Méandre nous sont décrites avec bon nombre de détails qu'on ne trouve pas dans Xénophon. Vaincu, Tissapherne est accusé d'impéritie et mis à mort par son successeur Tithraustès. Notre historien confirme que, dans cette chute de Tissapherne, Konon fut loin d'avoir la part prépondérante que lui assignait Cornélius Népos. Inquiet des préparatifs qu'Agésilas faisait dans l'hiver de 396 pour attaquer la Carie par terre et par mer, Konon s'occupait avant tout de fortifier sa position en se rendant maître de Rhodes. C'était sur la pointe même qui s'avancait vers Kaunos et la Carie que les habitants de l'île s'étaient décidés, en 408, à fonder une ville neuve qui devait être illustre sous le nom de Rhodes.

L'œuvre avait été rapidement conduite à bonne fin par le grand architecte et ingénieur Hippodamos, amené à Rhodes, de Thurium en Grande Grèce qu'il venait de construire, par un des plus puissants nobles Rhodiens, Dôrieus, de cette famille des Diagorides qui s'était illustrée par cinq victoires remportées à Olympie dans une même génération. Bien qu'il eût établi dans sa patrie un gouvernement semi-oligarchique dirigé par ses partisans, les Diagoriens, Dôrieus consentit à y accueillir un détachement des forces de Konon. Caserné dans le port, en dehors des murs de la ville, la situation de ce détachement était si précaire que Konon, profitant sans doute d'une absence de Dôrieus, se résolut à accepter les ouvertures du parti démocratique. Il assura son appui à qui renverserait l'oligarchie des Diagoriens et voici la curieuse histoire, inconnue jusqu'ici, de cette révolution de Rhodes (printemps 395) :

Tous les jours, Konon passait en revue les soldats sous les armes dans le port, sous prétexte d'empêcher que l'indolence ne leur enlevât de leurs qualités militaires; en vérité, il voulait s'assurer que les Rhodiens se tiendraient tranquilles en leur faisant bien voir que ces soldats étaient là, prêts à entrer en lice. Lorsqu'il leur eut donné l'habitude de voir cette revue, il fit voile vers Kaunos avec vingt de ses trières, ne voulant pas assister à la destruction des Diagoriens; c'est Hiéronimos et Nikophémos ses lieutenants, qu'il avait chargés de conduire l'opération. Ceux-ci, laissant passer ce premier jour, le lendemain, lorsque les soldats furent rassemblés pour la revue comme à l'ordinaire, ils les conduisirent en armes les uns dans le port, les autres à peu de distance de l'*Agora*. Quand ceux des Rhodiens qui étaient du complot crurent que le moment était venu,

ils se réunirent armés de poignards à l'*Agora* et Dorimachos, l'un d'eux, étant monté sur la pierre d'où le héraut fait ses proclamations, criant aussi fort qu'il pouvait : « Marchons, concitoyens, dit-il, marchons au plus vite contre les tyrans. » Quand il eut ainsi clamé à la rescousse, la masse des conjurés se précipite, poignards à la main, sur les bureaux des magistrats, massacre les Diagoriens et onze autres citoyens ; ceci fait, ils convoquent le peuple de Rhodes en assemblée. Au moment où ils se réunissaient, Konon revint de Kaunos avec ses trières. Les auteurs du massacre abolirent la constitution en vigueur et n'envoyèrent que quelques citoyens en exil. Tel fut le dénouement de la révolution de Rhodes.

Rien de plus simple, de plus paisible et de moins sanglant que cette *épanastasis*, — restauration plutôt que révolution, — très loin en tout cas de l'idée qu'évoque en nous ce mot de révolution ! C'est un phénomène naturel et constant de la vie des cités grecques que l'historien raconte, sans indignation ni étonnement, avec la même sobriété concise, la même clarté logique dont il témoigne lorsqu'il décrit, aussitôt après, le *stasiasmos* béotien, la nouvelle constitution que la Béotie s'était donnée vers 415.

Dans chaque cité il y avait alors quatre Conseils. Tous les citoyens n'y avaient pas accès, mais seulement ceux qui possédaient une fortune considérable. De ces Conseils, chacun à tour de rôle tenait séance et émettait des avis préalables qu'on portait ensuite aux trois autres : cela seul qui avait reçu l'approbation de tous les Conseils avait force de loi. Tandis que cette constitution restait en vigueur pour les affaires propres à chaque cité, voici comment était organisée la Ligue Béotienne. Tous les habitants étaient répartis en onze circonscriptions dont chacune fournissait un Béotarque : les Thébains avaient pour leur part le droit d'en nommer quatre, deux pour leur cité, et deux pour les Platéens ainsi que pour Skolos, Érythrée, Skaphae et les autres localités qui, unies autrefois à Platées, se trouvaient alors dans la dépendance de Thèbes. Deux Béotarques étaient fournis par Orchomène et Hysiae, deux par Thespies avec Eutrésis et Thisbé, un par Tanagra, un autre encore par Haliarte, Lébadée et Koronée (chacune de ces villes le nommant à son tour), un dernier, enfin, par Akraiphnion, Kôpæ et Chéronée qui procédaient de même. Outre ces magistrats fédéraux, chaque circonscription fournissait, pour un Béotarque, soixante Conseillers qui devaient se défrayer eux-mêmes. Enfin chaque circonscription devait lever une force d'environ mille hoplites et cent cavaliers. Bref, c'était en proportion de la représentation à la magistrature fédérale qu'étaient répartis les privilèges fédéraux, les contributions de guerre, les juges communs, tout ce qu'il y avait en un mot d'avantages et de désavantages dans la Ligue (c'est-à-dire que Thèbes fournissait 4/11, Orchomène 1/11, Eutrésis et Thisbé ensemble 1/11, etc.).

A cette précieuse page d'histoire constitutionnelle, fait suite un récit impartial de l'état des factions à Thèbes et des causes de l'essor tout nouveau qu'allait prendre cette cité, capitale de la Béotie confédérée. A Thèbes comme à Athènes, la prospérité grandissante rend de jour en jour la démocratie plus sûre et plus fière d'elle-même, plus impatiente de la poli-

tique conservatrice qui veut éviter la guerre à tout prix. La fin de l'année 395, qui occupe les dernières colonnes de notre papyrus, est toute pleine déjà du bruit des hostilités qui précèdent la grande guerre : querelle de frontière entre les Phocidiens et les Locriens qui appellent les Béotiens à l'aide; invasion des Béotiens en Phocide, protestation de Sparte qui reste platonique parce que le meilleur de ses forces est engagé en Asie-Mineure; campagnes d'Agésilas en Phrygie, sièges de Gordium et de Daskylum, projet d'invasion en Cappadoce que la nouvelle des défaites d'Haliarte et de Knide va interrompre brusquement, derniers efforts de Konon pour mettre en état la flotte qui triomphera à Knide. De tout cela, qui nous est rapporté avec une foule de détails nouveaux, extrayons, pour finir, la vivante narration d'un épisode aussi caractéristique pour l'histoire militaire de cette époque que le récit de la révolution de Rhodes peut l'être pour l'histoire politique.

Après bien des efforts pour faire payer la solde de ses mercenaires, Konon vient, enfin, de se faire avancer par le satrape Tithraustès, sur les biens confisqués de son prédécesseur Tissapherne, 290 talents. Il retourne en hâte à Kaunos, mais, déjà, il trouve son camp en grand émoi.

Les Chypriotes, qui avaient suivi Konon à Kaunos, se laissent gagner par certains qui affirmaient mensongèrement qu'on n'avait aucune intention de payer l'arriéré de la solde, mais que tout l'argent qu'on réunissait était destiné aux matelots et aux soldats de marine. Remplis d'indignation, ils se réunissent en assemblée et élisent pour chef un homme de Karpathos, auquel on donna comme garde deux soldats de chaque vaisseau... Konon, dès son retour, les supplia de ne pas ajouter foi à de semblables propos, leur assurant qu'ils seraient tous payés. Comme il voulait aller donner la même assurance au reste de ses troupes, le chef des mercenaires, l'homme de Karpathos, l'accompagna vers leur cantonnement. Ils partirent de conserve, mais, quand ils passèrent la porte, Konon, qui marchait devant, se trouvait déjà à l'intérieur du mur quand l'homme de Karpathos, au moment de franchir la porte, fut saisi, à l'insu de Konon, par quelques Messéniens qui se trouvaient dans sa suite et qui voulaient, en le retenant dans la ville, lui faire rendre raison des méfaits qu'il avait commis. Mais les Chypriotes qui accompagnaient leur chef, s'opposant à cette entreprise, empêchèrent les Messéniens de l'emmener; dès que le bruit du conflit se fut répandu, voilà tout le contingent des 600 Chypriotes qui accourt à la rescousse. Konon n'eut que le temps de se réfugier dans la ville voisine pendant que les Chypriotes attaquaient et dispersaient les Messéniens qui avaient saisi leur chef.

Persuadés maintenant que tout n'était que leurre dans les assurances de Konon, ils s'embarquent sur des trières dans l'intention, à ce qu'on dit, d'aller chercher leurs camarades restés à Rhodes pour retourner tous ensemble en Chypre. Quittant donc leurs cantonnements, ils se dirigèrent d'abord contre la citadelle (de Kaunos) pensant, en s'en emparant, détruire la puissance même de Konon, cause de tous leurs malheurs... Ils y débarquent et marchent sur la place. Konon aussitôt va trouver Léonymos, qui commandait la place pour le Grand Roi, déclarant que, lui seul, il

peut sauver la cause royale; si on lui confie toute la garnison grecque et le plus possible de Cariens, il se fait fort de réduire cette mutinerie. Léonymos l'ayant autorisé à prendre toutes les troupes dont il aurait besoin, le jour suivant, à l'aube, il emmena un corps important de Grecs et de Cariens et réussit à envelopper les Chypriotes, les uns hors de leur camp, les autres sur le rivage, devant les vaisseaux. Ceci fait, il obligea tous les Chypriotes à se réunir, entourés par les siens, et les fit décimer, l'homme de Karpathos mis en croix, les soixante autres exécutés par le glaive. A cette nouvelle, les Chypriotes restés à Rhodes, furieux, s'attaquent d'abord aux lieutenants de Konon et les chassent du camp: puis, laissant le port, ils vont promener dans Rhodes le désordre et la crainte. Il fallut que Konon accourût de Kaunos, mit à mort les chefs et comptât aux autres leur solde. C'est ainsi que, dans le camp royal, après qu'il eut couru les plus grands périls, par l'énergie de Konon, l'ordre et la paix furent rétablis.

Qu'on se figure d'autres historiens racontant cette mutinerie, le tableau dramatique, entrecoupé d'éloquentes harangues, qu'en eussent tracé ou Thucydide, avec sa sévérité tragique, ou Xénophon, avec son élégance désabusée, ou Théopompe, avec sa magniloquence amphigourique! C'est cette platitude même de notre historien, bien plus frappante encore dans l'original grec où l'on sent qu'elle ne tient pas tant à la médiocrité littéraire de l'auteur qu'à la conception nouvelle qu'il se fait du genre historique, c'est cette absence voulue de tous les ornements du style, de toutes les fleurs de la rhétorique, de toutes les considérations moralisantes et de toutes les spéculations philosophiques, qui distingue si profondément notre historien de tous ceux de son siècle; c'est là surtout ce qui permet de l'identifier avec une quasi-certitude. D'indices nombreux fournis par le texte, on peut conclure qu'il a été rédigé entre la paix d'Antalcidas (386) et l'hégémonie de Thèbes, qui s'établit par la victoire de Leuctres en 371; que son auteur a été témoin des faits qu'il raconte, et que ces faits ne remontent pas au delà de la révolution oligarchique d'Athènes en 411 et ne descendent pas en deçà de la paix royale de 386. Dans ces conditions, on pourrait songer aux vieux auteurs d'*Atthides*, les Clitodème et les Phanodème, qui ont vécu dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, s'il n'était pas manifeste que notre historien ne prend pas Athènes comme unique objet ni même comme centre de son récit et s'il n'était pas certain que ces premiers *atthidographes*, rejetés dans l'ombre par leurs successeurs du III<sup>e</sup> siècle, avaient cessé d'être copiés bien avant l'époque antonine, à laquelle remonte notre manuscrit. Des deux élèves d'Isocrate, Éphore et Théopompe, qui sont avec Xénophon les plus grands historiens du IV<sup>e</sup> siècle, les fragments sont assez nombreux pour qu'on puisse assurer que rien de leur goût des discours pompeux et des considérations interminables ne se retrouve chez notre historien. S'il y a, dans le détail des faits, bien des

points où Diodore, qui écrit surtout d'après Éphore et Théopompe, s'éloigne de Xénophon pour se rapprocher du nouvel historien, la meilleure explication de ces analogies consiste à supposer que cet historien a pu être consulté à la fois par Éphore et par Théopompe. Comme ils n'ont pu composer bien avant 350 les livres de leurs *Helléniques* qui se rapportent aux événements racontés dans notre manuscrit, il se confirme que l'ouvrage dont il fait partie était publié avant cette date. Éphore, d'ailleurs, qui racontait l'histoire universelle en 30 livres, n'avait pu entrer dans un récit aussi détaillé de cette période ; Théopompe, qui continua Thucydide en 12 livres, de 410 à 394, s'il a pu raconter les événements avec le même détail, l'a fait dans ce style fougueux d'orateur et de prédicateur à la fois qui a été son principal titre de gloire. C'est, au contraire, on l'a vu, l'absence de toute véhémence et de toute éloquence qui caractérise les nouveaux fragments ; c'est ce même caractère qui devait distinguer la continuation que l'Athénien Kratippos écrivit à l'histoire de Thucydide. Plus jeune que lui et plus âgé que Xénophon, né par conséquent vers 435-30, il avait connu Thucydide, auquel il reprochait, au dire de Denys d'Halicarnasse, d'alourdir son récit de harangues inutiles. C'est à ses conseils que seraient dues cette simplicité plus grande et cette disparition des discours qu'on a depuis longtemps remarquées dans les derniers livres de Thucydide pour les expliquer généralement par l'inachèvement de l'œuvre du grand historien. Cette conception nouvelle de l'histoire, Kratippos l'exposait sans doute en tête de son ouvrage où il donnait sur Thucydide des détails dont on retrouve l'écho dans la *Vie de Thucydide*, de Marcellinus. Commencant par les événements de 411, où s'était arrêté Thucydide, il résumait apparemment la carrière d'Alcibiade qui eut une si grande part dans ces événements : aussi Plutarque fait-il mention de Kratippos à propos de l'affaire des Hermokopides. Ce contemporain des Antonins, au siècle desquels remonte le manuscrit, le lisait encore avec soin et, se demandant, dans son écrit sur *la Gloire d'Athènes*, ce qui resterait de cette gloire sans les grands historiens qui l'avaient immortalisée, il cite Kratippos entre Thucydide et Xénophon. « Enlevez, s'écrie-t-il, les exploits d'Alcibiade dans les parages de l'Hellespont, ceux de Thrasylos dans les eaux de Lesbos, le renversement de l'oligarchie par Thérémène, Thrasybule et Archinos, qui se dressent, avec les 70 de Phylè, contre l'hégémonie de Sparte, Konon qui relève sur mer la puissance athénienne — et Kratippos est réduit à néant ! » C'est de ce néant que l'heureuse découverte de MM. Grenfell et Hunt a tiré, après dix-huit siècles, l'œuvre de l'ami et du continuateur de Thucydide, précurseur de la manière sèche, froide et toute pragmatique de Polybe, qui ne sacrifie rien à la forme et subordonne tout au récit chronologique

des faits et de leurs causes, ancêtre lointain de l'historiographie moderne.

\* \* \*

Quel que soit le prix qu'on attache à ces *Annales* de Kratippos, c'est avec une bien autre joie qu'on eût accueilli quelque'un des livres perdus de Polybe ou des autres historiens hellénistiques dont la perte est de plus en plus sensible, à mesure qu'on s'attache davantage à percer le voile qui a si longtemps enveloppé cette période de l'histoire ancienne, séduisante entre toutes, qui va de la mort d'Alexandre à celle de Cléopâtre. Jamais la littérature ne fut plus variée et plus subtile, et l'on ne pouvait se consoler de ne connaître la comédie Alexandrine qu'à travers Plaute et Térence, comme si l'on était réduit à deviner Théocrite à travers les *Églogues* de Virgile ! Si grande avait été, dans toute l'antiquité alexandrine et romaine, la popularité de Ménandre, le prince reconnu de cette comédie nouvelle, que, dès le début des découvertes papyrologiques, le plus vif espoir qui hanta tous les chercheurs fut de mettre la main sur le Ménandre rêvé. On rappelait, pour se donner courage, que Fronton, le maître de Marc-Aurèle, avait sous les yeux les 108 pièces de Ménandre ; que Sidoine Apollinaire, au <sup>v</sup>e siècle, en parle encore comme s'il les avait lues ; que les Romains de la décadence, puis les Byzantins, avaient tiré de son œuvre des recueils de morceaux choisis, de pensées morales, dont plusieurs centaines de vers nous étaient parvenus dans les *Florilèges* et les *Lexiques*, *membra disjecta* qu'on conservait l'espoir de pouvoir quelque jour rejoindre par endroits ! Ces espérances ne devaient pas être trompeuses : non seulement Oxyrhynchus livrait un *argument* qui permettait à M. M. Croiset de restituer le *Dionysalexandros* (1), bouffonnerie du vieux comique Kratinos, prouvant ainsi qu'on publiait encore des recueils de comédies vers l'an 200 de notre ère ; non seulement de nouvelles séries de distiques moraux sortaient des papyrus de Strasbourg, distiques qu'on s'empressait d'attribuer à Ménandre ainsi que des fragments comiques provenant des fouilles d'Hibeh et de Ghorân, qui appartiennent plutôt aux comiques gréco-égyptiens de l'école de Machon ; mais du Ménandre authentique apparaissait bientôt : en 1898, 87 vers du *Campagnard* étaient tirés par J. Nicole des papyrus de Genève (2) ; là même année, Oxyrhynchus apportait 51 vers de la fin de la *Belle aux boucles coupées*, puis, en 1903, 102 vers du *Flatteur*. En juillet 1905, enfin,

(1) M. Croiset, *Revue des Études grecques*, 1904, p. 297.

(2) Sur cette pièce et la suivante, voir les articles d'H. Weil insérés dans ses *Études sur l'Antiquité grecque*, 1905, p. 253. L'ensemble des fragments découverts depuis dix ans dans les papyrus et les parchemins a été recueilli dans la dissertation d'A. Kretschmar, *De Menandri reliquiis nuper repertis* (Leipzig, 1906). Pour tout ce que l'on savait auparavant de Ménandre, on peut recourir aux deux beaux livres publiés par Guillaume Guizot et Charles Benoît, en 1854.

à Kôm Ishkaou, l'ancienne *Aphroditopolis*, fouillant des maisons de basse époque, M. G. Lefebvre, inspecteur en chef du service des Antiquités pour la Moyenne Égypte, avait le bonheur de rencontrer, recouvrant une masse de pièces d'archives du temps de Justin II (665-78) serrées dans une grande jarre, un manuscrit de Ménandre ! Outre une dizaine de fragments brisés, le *codex*, datant au plus tôt du début du III<sup>e</sup> siècle, contenait 7 feuillets de 4 pages et 3 de 2 pages ; sur ces 34 pages, malheureusement très mutilées, et dont la suite n'a pu être encore déterminée avec une entière certitude, on a pu compter 1308 vers, qui se répartissent entre quatre comédies. Du laborieux travail de restitution que M. Lefebvre a mené à bonne fin, le résultat a été publié il y a moins d'un semestre dans un volume trop difficile d'accès pour que cette découverte française ait encore rencontré en France l'accueil qu'y trouva naguère Héronidas (1).

Aussi n'est-il peut-être pas sans intérêt d'en donner ici une idée. Puisse-t-elle engager tous ceux qui s'intéressent aux chefs-d'œuvre de la littérature grecque à se reporter à l'original qui, tout fragmentaire qu'il soit, permet enfin de se rendre compte de ce qu'était cette comédie de Ménandre que l'antiquité n'a pas cessé d'admirer.

*Le Héros.* — Gros propriétaire du bourg de Ptéléa, sur les flancs boisés du Parnès, Lachès avait eu de Myrrhiné, hors mariage, deux jumeaux, un fils Gorgias, une fille Plangon. Il consentit à l'épouser sous condition qu'on ferait disparaître les fruits de la faute. Exposés, sans doute au pied de l'image du héros tutélaire du dème, les enfants furent recueillis par un berger, Tibeios. Non content de les faire passer pour siens, l'excellent homme voulut leur donner une bonne éducation. L'argent manquant, le hasard voulut qu'il s'adressât à Lachès lui-même ; il emprunte une mine, puis deux, puis trois, et meurt sans avoir rien purembourser. Pour payer la dette par leur travail à défaut d'argent, Gorgias et Plangon ont dû se mettre en service chez leur créancier, qu'ils ne savent pas être leur père. Tandis que Gorgias s'en va surveiller le troupeau, Plangon travaille avec sa maîtresse. Aussi belle que l'avait été Myrrhiné, la fille est séduite comme autrefois la

(1) *Fragments d'un manuscrit de Ménandre, découverts et publiés par G. Lefebvre*, un volume des Publications du Service des Antiquités de l'Égypte, in-4 (xix, 220 p.). Le Caire, 1907 (25 francs). M. Lefebvre, pour son édition et sa traduction, a bénéficié du concours éclairé de M. Maurice Croiset qui a donné, sur ces nouvelles pièces, une remarquable étude dans le *Journal des Savants*, d'octobre et de novembre 1907. On peut encore citer parmi les articles dont le Ménandre du Caire, comme on l'appelle, a déjà été l'objet, ceux de Ph. E. Legrand, *Revue des Etudes anciennes*, 1907, p. 312 ; 1908, p. 4 ; J. Nicole, *Revue de Philologie*, 1907, p. 498 ; H. Weil, *Journal des Savants*, 1908, p. 80 ; U. de Wilamowitz-Moellendorf, *Neue Jahrbücher*, 1908, p. 34 ; F. Leo, *Nachrichten de Goettingue* du 23 nov. 1907, et *Hermès*, 1908, 410 ; Alfr. Kärte, *Archiv für Papyrologie*, 1908, p. 563. En attendant la 2<sup>e</sup> édition promise par M. Lefebvre, on trouvera déjà beaucoup de corrections dans celle que Van Leeuwen vient de publier à Leyde.

mère par un voisin, Pheidias. D'autant plus sévère qu'elle a eu un malheur semblable, Myrrhiné éclate en reproches et en menaces quand se découvre la grossesse de Plangon. C'est alors qu'un des serviteurs de la maison, un de ces types du bon esclave, généreux et sensible, que Ménandre aimait à opposer à la brutalité des maîtres, Daos, se donne pour le coupable, acte d'autant plus noble que Myrrhiné a repoussé son amour. Là ne s'arrête pas son héroïsme ; on ne sait trop comment, par l'intervention du *Héros* tutélaire qui a protégé les jumeaux abandonnés, tout se découvrait et Lachès et Myrrhiné reconnaissaient leurs enfants. Fille du maître, Plangon, moins que jamais, pouvait épouser l'esclave Daos ; se sacrifiant encore, il consentait à ce qu'elle devint la femme de son séducteur, s'écriant peut-être : « J'aimais ; oui, j'aimais, je l'avoue ; et maintenant encore, je l'aime. » Le vrai héros de la pièce (dont le titre était *le Héros*), c'était Daos !

*Les Épitrépontes.* — Dès le début, les deux plaidoyers, que louait Quintillien, du berger Daos et du bûcheron Syriskos par devant le bonhomme Smikrinès rencontré par hasard, posent le sujet de la pièce en cette scène fameuse de *l'arbitrage*, qui a bien mérité de donner son nom à l'un des chefs-d'œuvre de Ménandre.

DAOS. — Il faut que je reprenne les choses d'un peu haut, avant ce qui s'est passé entre nous, afin que l'affaire soit bien claire pour toi. Dans le taillis qui est ici près, je gardais mes bêtes, il y a environ un mois ; ce jour-là, mon bon, j'étais tout seul, quand j'aperçus à terre un bébé abandonné qui portait des colliers et d'autres parures...

SYRISKOS (*interrompant*). — C'est bien de cela qu'il s'agit.

DAOS. — Ah ! il m'empêche de parler.

SMIKRINÈS (*à Syriskos*). — Toi si tu ne tiens pas ta langue pendant qu'il parle, je te casserai le dos avec ma canne.

DAOS. — Et ce sera justice.

SMIKRINÈS (*à Daos*). — Et toi, continue.

DAOS. — Je continue. Je relevai l'enfant et je l'emportai chez moi. Je me proposai de l'élever. Oui, c'était mon intention. Puis, pendant la nuit, comme il arrive à tout le monde, tenant conseil avec moi-même, voilà comment je raisonnais : — Vraiment, qu'ai-je besoin d'élever un enfant et de me créer des ennuis ? Où prendrai-je tout l'argent nécessaire ? A quoi bon tant de soucis ? — Voilà ce que je me disais. Le lendemain, à l'aube, j'étais retourné à mes bêtes. Ce fut alors que cet homme — il faut te dire qu'il est charbonnier — s'en vint là où j'étais, pour y scier quelques rondins. Déjà auparavant, on se connaissait un peu, on faisait un brin de causerie ensemble. Quand il me vit tout soucieux : « Pourquoi, dit-il, l'ami Daos est-il si songeur ? — Pourquoi ? lui dis-je, c'est que je suis en grand embarras. » Et je lui raconte mon affaire, comment j'avais découvert l'enfant, comment je l'avais recueilli. Là-dessus, lui, immédiatement, sans même me laisser achever, se mettait à me prier : « Mille bon-

heurs pour toi Daos, » et il les énumérait un à un, « si tu veux me donner cet enfant. A ce prix, puisses-tu réussir en tout ! puisses-tu obtenir ta liberté ! Voistu, disait-il, j'ai une femme ; elle est accouchée d'un enfant, qui est mort... » Il parlait de cette femme qui maintenant est là et qui tient l'enfant.

SMIKRINÈS. — Est-ce bien ainsi que tu l'as prié ?

SYRISKOS. — Si fait.

DAOS. — Tout le long du jour, il ne cessa de m'obséder. A force d'instances, il me persuada. Je lui promis l'enfant ; je le lui donnai. Il s'en alla, non sans me souhaiter mille bonheurs. Il me prenait même les mains et les baisait.

SMIKRINÈS (*à Syriskos*). — Tu faisais ce qu'il dit ?

SYRISKOS. — Je le faisais.

DAOS. — Enfin il quitta la place ! Et voilà que, m'ayant rencontré avec sa femme, tout à coup, il me réclame les objets qui étaient alors exposés avec l'enfant. Oh ! peu de chose, des bagatelles, rien du tout. Et il prétend que je lui fais tort, parce que je ne veux pas les lui donner et que j'entends les garder pour moi. Au contraire, je dis, moi, qu'il me doit de la reconnaissance pour m'être rendu à sa prière. Si je ne lui donne pas le tout, est-ce une raison pour qu'il me demande des comptes ? Comment ! si, en se promenant, il avait fait la trouvaille en même temps que moi, si Hermès nous avait favorisés également, il aurait sa part, sans doute, mais moi aussi, j'aurai la mienne. Et quand c'est moi qui, seul, ai fait la trouvaille, tu prétends, toi qui n'étais pas là, qu'il faut que tu aies le tout, et que, moi, je n'aie rien ! En somme, je t'ai donné volontairement une part de ce qui m'appartenait. Si cette part te convient, garde-la ; si elle ne te convient plus, si tu as changé d'idée, rends-la-moi. Ne te rends ni auteur ni objet de tort. Mais, en vérité, que tu aies une part de ma trouvaille de mon plein gré, et l'autre malgré moi, cela ne se peut pas. J'ai dit ce que j'avais à dire.

SMIKRINÈS (*à Syriskos*). — Il a fini. (*Voyant que Syriskos reste muet.*) N'entends-tu pas ? il a fini.

SYRISKOS. — Ah ! bon. C'est alors à moi de parler. Eh bien, oui, il a trouvé l'enfant à lui tout seul ; oui, tout ce qu'il dit est vrai. Les choses se sont bien passées ainsi, mon père ; je ne dis pas non. J'ai prié, j'ai supplié, et c'est ainsi que je me suis fait donner par lui ce que je voulais. Il a dit la vérité. — Seulement, un de ses compagnons de travail est venu m'apprendre qu'il avait trouvé avec l'enfant certains objets de parure. Or, mon père, voici que cet enfant en personne vient porter plainte contre lui (*il montre l'enfant dans les bras de sa femme.*) Oui, Daos, cet enfant te demande compte. — (*S'adressant à sa femme :* Femme, donne-moi les colliers et les signes de reconnaissance.) Il dit que tout ceci fut déposé auprès de lui pour lui servir de parure à lui et non de nourriture pour toi. Et moi, je joins ma plainte à la sienne, parce que je suis maintenant son tuteur. C'est toi-même, Daos, qui m'a institué tel quand tu me l'as donné. (*À Smikrinès :*) A présent, toi, notre juge, c'est à toi de décider si ces bijoux d'or, ces objets, précieux ou non, doivent, comme l'a voulu la mère, quelle qu'elle soit, être conservés pour le petit jusqu'à ce qu'il soit grand, ou bien s'il est juste que cet homme, l'ayant détroussé, garde le bien d'autrui, parce qu'il l'a trouvé le premier. Mais, diras-tu, pourquoi, lorsque j'ai reçu l'enfant, n'ai-je pas réclaté ces choses ? Pourquoi ? c'est qu'alors je ne me savais pas encore en droit de réclamer cela au nom de ce petit. Car maintenant même, ce n'est pas pour moi que je réclame quoi que ce soit. Oh ! je sais : « Ce qui est trouvé appartient au

premier venu ». Non, non, point de trouvaille, lorsqu'il s'agit d'un être humain, à qui le partage fait tort. Ce n'est plus une trouvaille, cela, c'est un vol. Et puis, père, considère encore ceci, peut-être que cet enfant est d'une condition au-dessus de la nôtre. Nourri parmi les travailleurs, il dédaignera un jour notre humble vie. Obéissant à sa nature, il osera peut-être agir en homme bien né, chasser des lions, porter les armes, courir dans les jeux. Tu as vu des tragédiens, n'est-ce pas? Alors, tu comprends tout : Néleus et Pélias, ces fameux héros, c'est un vieux chevrier qui les trouva, un chevrier, qui portait comme moi une casaque de cuir. Voyant bien que ces enfants lui étaient supérieurs, il leur dit tout, comment il les avait trouvés, comment il les avait recueillis. Et leur donna une petite besace qui contenait les objets qui devaient les faire reconnaître. C'est ainsi qu'ils découvrirent le secret de leur naissance et devinrent des rois, après avoir été des chevriers. Suppose que Daos leur eût pris ces objets et les eût vendus pour gagner lui-même une douzaine de drachmes, ils seraient restés ignorés toute leur vie, eux, ces héros, fils de si noble race. Donc il n'est pas bien, mon père, que, moi, j'élève ce petit être, et que Daos prenne et fasse disparaître l'espoir de son avenir. Tel qui allait épouser sa sœur s'est arrêté à temps, en reconnaissant certains signes; un autre a secouru sa mère, rencontrée par hasard; un autre a sauvé son frère. La vie de tous les hommes, vois-tu, est exposée naturellement à bien des risques. Il faut l'en préserver par la prévoyance, mon père, faire attention de longue date à tout ce qui peut les conjurer. — Mais, dit-il, rends ce que tu as reçu, si tu n'en veux plus. — C'est là un argument qu'il croit décisif. Eh bien, non, ce n'est pas pour la justice que tu parles, Daos! quand, voyant qu'il te faut restituer une part de ce qui est à l'enfant, tu cherches à te l'approprier lui-même. Tu comptes ainsi pouvoir voler encore avec moins de risques, si la Fortune a sauvé quelque chose qui lui appartient. — J'ai dit. Toi, juge, décide maintenant ce qui te paraît juste (1).

Convaincu par sa franchise naïve et droite, Smikrinès décide en faveur du charbonnier et, sans s'en douter, sauve ainsi son petit-fils. En effet, son fils Charisios s'est marié récemment avec une jeune femme qu'il adore, Pamphilé; mais, bientôt, cet amour se change en haine. Cinq mois après le mariage, pendant une absence de Charisios, Pamphilé a accouché furtivement d'un enfant, fruit d'une violence qu'elle a subie dans une fête nocturne; désespérée, elle expose le petit avec l'anneau que son séducteur inconnu lui a passé au doigt dans la nuit des Tauropolies. A son retour, Charisios apprend par son esclave Onésimos la naissance clandestine; mais la date lui interdit tout soupçon d'infidélité, et il peut d'autant moins reprocher à sa femme la violence dont elle a été l'innocente victime qu'il a conscience, dans le désordre d'une nuit de fêtes, de s'être rendu coupable d'un acte aussi inqualifiable. Bien qu'il soit le premier à s'en accuser et à plaindre la victime inconnue, il se sent incapable de rendre à Pamphilé les tendresses qu'elle lui prodigue. Pour s'étourdir, il se jette dans la

(1) Traduction Croiset modifiée.

débauche, installe chez lui une courtisane toute novice, Habrotonon, prodigue sa santé et sa fortune. Cependant, quand, effrayé de ses désordres et ignorant tout de leur cause, le vieillard Smikrinès veut lui reprendre sa fille et sa dot, Pamphilé s'attache à cet homme qui, partagé entre les remords et la jalousie, l'accable d'avanies, et répond à son père : « *Qu'étant venue chez son mari pour partager sa vie, elle ne devait pas se refuser à partager aussi sa peine.* » Heureusement, le bon esclave Onésimos reconnaît, aux mains du charbonnier Syriskos, l'anneau de Charisios que portait l'enfant trouvé ; il entrevoit la vérité, mais hésite à la révéler à son maître en lui montrant l'anneau. Sur ses entrefaites, paraît Habrotonon, la joueuse de luth, un type délicieux de la courtisane chez qui le besoin de vivre de son métier a déjà aiguisé l'esprit pratique sans dessécher encore un cœur naturellement généreux.

Honnête encore, aux Taurôpolies de l'an passé, elle a joué du luth pour faire danser les jeunes filles ; la victime de Charisios était du nombre. « *Tandis que nous dansions, raconte-t-elle, elle nous perdit dans la foule. Et puis, tout à coup, la voilà qui accourt, seule, toute en larmes, s'arrachant les cheveux. La belle robe en tarentine, si fine, par les dieux ! elle était toute déchirée. Ce n'était plus qu'une loque.* » Par l'intervention ingénieuse d'Habrotonon qui, émue à la vue du bébé, fait croire à Charisios qu'il l'en a rendue mère, tout va s'arranger. Se croyant à son tour père d'un bâtard, Charisios, persuadé par ce commun malheur, se rapprochait sans doute peu à peu de sa femme jusqu'au moment où l'astucieuse Habrotonon, s'étant assurée que Pamphilé est bien la mère du petit, révèle enfin la vérité qui met tout le monde d'accord. Syriskos et Habrotonon seront dignement récompensés ; grâce à leur bon cœur, Charisios redevient à la fois heureux mari et heureux père ; persuadé par Sophroné, sa femme ou sa gouvernante, et par Onésimos, dans une scène d'un joli comique, le bonhomme Smikrinès s'associe lui-même à la joie générale.

« Depuis l'arbitrage du début jusqu'à ce dialogue de la fin, observe avec raison M. Croiset, sans cesse des personnages naturels et vivants ont été mis sous nos yeux. Quelles que soient encore les lacunes de la pièce, nous avons vraiment là un échantillon assez complet de l'art de Ménandre et nous pouvons enfin comprendre à quel titre son théâtre a pu être considéré comme l'image même de la vie. »

*La Périkéïroméné.* — Comme la Pamphilé de l'Arbitrage et la Myrrhiné du Héros, la femme de Pataikos lui avait donné, avant de l'épouser, un fils, Moschion, et une fille, Glycère ; exposés l'un et l'autre, ils furent recueillis par une vieille qui savait le secret de leur naissance. Elle ne le découvrit pas à Moschion, qui fut adopté par une riche athénienne ; pour Glycère, la dureté

des temps contraignit la vieille à la donner comme maîtresse à Polémon, un condottière qui en était follement amoureux. Pourtant, à son lit de mort, elle révèle à Glycère que le brillant jeune homme qui vit tout à côté de la maison achetée par Polémon n'est autre que son frère. Il n'était que temps ; car, comme bien l'on pense, Moschion s'est énamouraché à son tour de Glycère ; plus elle résiste à des caresses qu'elle sait incestueuses, plus s'irrite la passion du jeune homme. « Un soir, au moment où elle donnait quelque commission à la servante, en l'apercevant sur le pas de sa porte, d'un bond il accourt, la serre en ses bras, l'embrasse. » Elle se dérobe à grand'peine, pas assez vite, toutefois, pour que Polémon n'apprenne tout ; furieux de l'infidélité dont il croit sa maîtresse coupable, il lui coupe ses belles boucles et la jette à la porte. A peine a-t-il commis cette brutalité, qu'il regrette éperdument la *belle aux boucles coupées* (*périkeïroméné*) qui s'est réfugiée avec son esclave Doris dans une maison voisine, sans doute celle de Pataikos. Il essaye en vain de l'oublier dans les bras d'une courtisane ; il finit par aller trouver le vieux Pataikos, ami à la fois de Glycère et de Moschion, sans savoir qu'il est leur père, le suppliant d'intervenir auprès de sa maîtresse pour qu'elle consente à reprendre la vie commune.

Pour racheter sa violence, il lui a fait préparer de magnifiques atours ; il oblige Pataikos à venir les voir ; c'est alors, sans doute, que celui-ci reconnaît, dans des objets appartenant à Glycère, les signes dont il a paré sa fille lorsqu'il a dû l'exposer. Cependant, et malgré la verte semonce de sa mère adoptive, à force de démarches, par l'astuce de son esclave Daos, Moschion, plus ou moins gris, finit par forcer la porte de Glycère. Polémon ne l'a pas plutôt appris qu'il résout d'enlever l'infidèle *manu militari* et va donner l'assaut à sa maison à la tête d'une bande de soudards ; il semble même qu'il fasse arrêter et enfermer Moschion comme séducteur. C'est alors, dans des conditions que l'on ne peut encore préciser, — grâce aux objets que Polémon a montrés à Pataikos, grâce aussi peut-être à quelque cicatrice que découvrent les cheveux coupés de Glycère, — que se produit la double reconnaissance entre le frère et la sœur, le père et les enfants et tout finit, semble-t-il, par une série de mariages : Polémon avec sa Glycère, Moschion et la fille du voisin Philinos, Pataikos peut-être avec la mère adoptive de son fils à moins que Philinos ne soit le mari de celle-ci et que Moschion, après avoir voulu épouser celle qu'il ignorait être sa sœur, se marie avec celle qu'il croyait être sa sœur. « O terre, ô Dieux ! » s'exclame à bon droit Glycère à la fin de cet imbroglio que la Méprise, dans un prologue, avait, semble-t-il, éclairci pour les auditeurs. Il nous intéresse surtout par l'opposition des caractères du jeune amoureux, léger, étourdi, dirigé par un valet retors, avec le vieillard avisé, du soldat affolé par sa pas-

sion en face de sa belle maîtresse qui saura devenir sa femme fidèle, figure originale à qui Ménandre a prêté peut-être quelques-uns des traits de la courtisane Glycère avec qui il vécut longtemps dans sa villa du Pirée.

*La Samienne(?)*. — Si certains indices semblent placer vers 308 la composition de la *Belle aux boucles coupées*, c'est probablement dix ans auparavant, parmi les premières pièces de Ménandre (né vers 340), qu'il faut faire remonter la quatrième des comédies retrouvées qu'on désigne provisoirement sous le nom de *la Samienne*; peut-être serait-ce même *l'Orgé, la Colère*, la première de ses œuvres, représentée en 321. Toujours est-il que ce sont deux grandes colères, semblablement injustifiées, dont les contre-coups forment la trame de la pièce. C'est d'abord la colère du bonhomme Déméas. L'heureux vieillard était sur le point de marier son fils légitime Moschion à Plangon, la fille de son voisin, le bourru Nikératos; il veillait lui-même à tous les préparatifs de la noce quand, du fond de son magasin, il a entendu la vieille nourrice s'adresser ainsi au bébé qu'il croit avoir eu de la femme avec laquelle il vit, la Samienne Chrysis.

Voyant le petit qui criait et dont personne ne s'occupait, ne sachant pas d'ailleurs que j'étais tout près et persuadée que personne ne l'entendait, elle s'approche pour lui dire ce qu'on répète aux bébés: « Mon petit chéri », « mon trésor », « et où est la maman », et elle l'embrasse, et elle le promène dans ses bras, et, quand elle l'eut apaisé: « Faut-il avoir du malheur! se dit-elle à elle-même tout haut, naguère, quand Moschion était comme ce petit, c'était moi qui le nourrissais, et je l'aimais tant, ce chéri. Aujourd'hui qu'il a un enfant à son tour, c'est une autre... » et comme une petite servante accourait à son appel. « Vraiment, dit-elle, c'est trop fort. Baignez-moi donc ce petit. Quoi? le jour même où son père se marie, vous le laissez à l'abandon? » Là-dessus, l'autre, précipitamment: « Malheureuse, que dis-tu? le maître est au fond de la pièce. »

Les soupçons s'éveillent, en effet, chez Déméas; en sortant, il voit la Samienne qui donne le sein au petit.

Après cela, que le petit soit mon enfant, c'est évident. Mais le père? Est-ce bien moi? ou bien...; non, je ne veux pas vous le dire, je ne veux pas le soupçonner. Je me borne à faire connaître les choses, à répéter ce que j'ai entendu, sans même m'indigner encore. Car je connais mon garçon, par les dieux! je sais qu'il n'a pas cessé de se bien conduire, qu'il a toujours eu tous les respects pour moi. Mais pourtant, quand je me rappelle que celle qui a dû parler ainsi, c'est sa nourrice, et elle ne se doutait pas que j'étais là, et quand je songe à l'autre femme qui adore ce petit et qui, à forces d'instances, m'a décidé, malgré moi, à l'élever, alors la colère me saisit...

Quand l'esclave de son fils, Parménon, pressé de questions, se dérobe par la fuite, Déméas éclate.

Où vas-tu, pendard ? où vas-tu ? Qu'on l'arrête ! O ville et terre de Cécrops ! O éther infini ! O !.. — Mais pourquoi cries-tu, Déméas ? Pourquoi ces clameurs, pauvre insensé ? Contiens-toi, résigne-toi. Non, Moschion n'est pas coupable envers toi. [Au public.] Ce que je dis vous semble étrange : c'est pourtant la vérité. Car s'il avait agi ainsi, décidé à me faire injure par amour pour Chrysis ou encore par haine envers moi, il persisterait aujourd'hui dans les mêmes dispositions. Au lieu de cela, sa conduite vient de le justifier. Le mariage que je lui ai proposé, il l'a accueilli avec plaisir et ce n'était pas, comme je l'ai cru, par empressement d'aimer ; mais il voulait à tout prix échapper à mon Hélène d'ici. Oui, c'est elle qui est coupable. Elle l'aura surpris sans doute, un jour qu'il s'était enivré et n'était plus maître de lui. Ah ! ce sont des complices redoutables que le vin pur et la jeunesse, lorsqu'ils se saisissent d'un brave garçon qui, jamais, n'avait eu de mauvais desseins contre son prochain. Non, non, je ne peux croire que lui, si sage, si modeste à l'égard de tous ceux qui lui étaient étrangers se soit conduit ainsi envers moi, à moins qu'il ne soit un enfant dix fois supposé, au lieu d'être mon fils par le sang. Or, cela n'est pas. Son caractère à lui je le vois tous les jours, tandis que cette créature, elle.... est une prostituée, une scélérate. Eh bien, quoi ? elle ne l'emportera pas sur toi. Déméas, c'est maintenant que tu dois être un homme. Oublie la passion, cesse d'aimer ; et quand même tu en serais au désespoir, cache autant que possible ce qui est arrivé, à cause de ton fils. Chasse hors de ta maison la perfide Samienne, la tête la première ; qu'elle aille aux corbeaux ! Tu as un prétexte : elle a voulu élever l'enfant malgré toi. Ne parle pas d'autre chose. Mords tes lèvres et contiens-toi. Courage et résignation !

Le voilà qui se précipite dans la maison pour en ressortir, traînant la malheureuse Chrysis qu'il jette à la porte avec le bébé et la nourrice. Devant les protestations de la pauvre Samienne, sa colère atteint au paroxysme :

Assez. Tu as voulu un fils. Tu as ce que tu as voulu. — Si c'est cela qui te met dans une telle colère, je... — Pas un mot de plus, femme, ou je te brise la tête contre le mur. — Tu auras raison. Vois. Me voilà dehors. — Et maintenant, toi qui faisais la grande dame, tu vas voir au juste ce que tu es dans la ville. Les femmes de ton espèce, Chrysis, filles qui se font payer dix drachmes pour tout salaire, courent les soupers et boivent jusqu'à ce qu'elles en crèvent, ou meurent de faim si elles ne s'y prêtent pas de bonne grâce et de tout leur être. Voilà ce que tu vas apprendre !

Et il la laisse pleurant sur le pavé. C'est là que la trouve le voisin Niké-ratos, qui s'apitoye et fait entrer la Samienne dans sa maison. Là, tout se découvre : le petit est né de Plangon, la fille de Niké-ratos, aimée secrètement par Moschion ; pour dissimuler leur faute, Chrysis, qui a eu un enfant mort-né de Déméas, a bien voulu le faire passer pour sien. C'est au tour de Niké-ratos d'entrer dans une colère effroyable, colère de paysan brutal qui n'a rien des retours de bonté de Déméas ; il veut tuer Chrysis, servir au séducteur de sa fille les membres rôtis de leur enfant. « C'est un tour-

billon, c'est un orage, ce n'est pas un homme. » C'est à grand'peine que Déméas, qui sait maintenant à quoi s'en tenir sur la vertu de Chrysis, la sauve, elle et l'enfant; puis, à force de douceur et de bon sens, il amène Nikératos à comprendre que le mal n'est pas irréparable puisque tout est prêt pour le mariage. Mais Moschion s'est irrité de ce que son père ait pu le croire coupable d'une pareille vilénie; il fait semblant d'aller s'engager comme mercenaire « à Bactres ou en Carie ». Nous ne connaissons pas la suite de la pièce; mais l'on peut être sûr que Moschion ne s'exilait pas comme le Clinias de l'*Héautontimorouménos* (le *Bourreau de soi-même*). Si Nikératos ressemble en plus d'un point au Déméas des *Adelphes*, le Déméas de la nouvelle pièce de Ménandre est comme une première esquisse du père indulgent et tendre, mais capable encore d'emportement quand c'est son fils qui est en jeu, l'admirable Micion des *Adelphes*.

On ne peut insister ici sur de pareils rapprochements que ne manqueront pas de multiplier tous les lecteurs de Térence. C'est là un des résultats les plus heureux de la belle découverte d'Aphroditopolis: elle fournira enfin une base sérieuse à l'appréciation des comiques latins dont on ne pouvait guère jusqu'ici estimer l'originalité, faute de posséder aucun de leurs modèles grecs. Bien qu'aucune des quatre pièces qui viennent d'être rendues au jour ne soit malheureusement de celles qui ont été *contaminées* par Plaute ou par Térence, elles permettent déjà de se rendre compte que les éloges décernés à Ménandre, tant sur la foi des anciens que d'après les imitations latines, n'ont rien d'exagéré. Ce n'est pas qu'on doive chercher dans son œuvre aucun effort pour inventer des intrigues ou varier les situations: amours irréguliers, filles séduites, enfants abandonnés, le tout aboutissant par des moyens de convention à des reconnaissances et à des mariages, ce sont là les sujets qu'affectionne l'Athènes de Ménandre et qu'elle lui impose avec certains types comiques, les fanfaronnades du matamore, la gaucherie du paysan, la vanité du cuisinier, les ruses de l'esclave. Sans s'intéresser, semble-t-il, à ces bouffonneries de second plan plus qu'à la trame même de sa comédie, c'est à l'étude des caractères principaux qu'il s'est attaché avec une faculté de pénétration qui n'a pas été dépassée; c'est à ne jamais sortir du vrai ou, du moins, du vraisemblable qu'il a consacré toutes les ressources d'un génie singulièrement doué pour l'observation, mais plus aimable que puissant et qui, constamment, dans la mesure où le permet la recherche du vrai, préfère mettre en lumière les côtés sympathiques. Peut-être serait-il plus exact de dire que cet épicurien éclairé et délicat ne put jamais voir que les beaux aspects de cette exquise Athènes de la fin du III<sup>e</sup> siècle, élégante, sceptique et facile, incapable désormais de se passionner pour les grandes causes et ne se complaisant qu'aux

finesses subtilités philosophiques ou littéraires. Mais, Ménandre doit la gloire qui l'a protégé jusqu'à nous à ce que, tout en restant bien l'homme de son milieu dont il scrute la psychologie sous toutes ses formes et dans tous ses détails, il a su ne pas se perdre dans ces détails, mais dégager toujours ce qu'il y a de général et d'éternel dans l'âme des sujets qu'il trouve autour de lui. Par là, prenant des types moyens dans des situations moyennes, il eut bientôt fait de créer des personnages qui, à la différence de ceux d'Aristophane, ne perdent rien à sortir de leur cadre historique. Comme Théophraste, son contemporain, a su analyser ses *Caractères* de telle sorte qu'il suffira de peu à La Bruyère, pour en faire un des chefs-d'œuvre de la littérature classique; ainsi, Ménandre sait ériger ses personnages en types d'humanité sur lesquels la comédie future, latine, italienne, française, n'aura plus qu'à se modeler. Auteur premier de la comédie de caractères, — auquel, comme Térence le dira après lui, rien d'humain n'est étranger —, il apparaît comme le véritable fondateur de la comédie classique. Ainsi, les fragments de Ménandre, comme ceux de Kratippos, semblent n'être pas seulement des curiosités propres à passionner les hellénistes; en dehors de tout l'intérêt rétrospectif que peuvent inspirer les renseignements si précis qu'ils apportent ou les personnages si vivants qu'ils dépeignent, c'est dans l'histoire même de l'évolution des genres qu'ils viendront remplir en partie deux des plus importantes lacunes. Souhaitons en terminant (1) qu'ils n'y restent pas longtemps isolés!

(1) Je tiens à signaler ici, bien que les ayant vus trop tard pour en profiter, les jolis extraits des *Epitrepontes* et de la Samienne que MM. Bodin et Mazon ont publiés pour figurer à la suite de leurs *Extraits d'Aristophane* (Hachette, 1908) ainsi que les notes des mêmes hellénistes dans la *Revue de Philologie*, 1908, p. 70. Pour mon analyse de la *Périkeiroméné*, j'ai pu corriger encore quelques points d'après l'étude que lui a consacrée M. Sudhaus dans le *Rheinisches Museum*, 1908, p. 283.

Tandis qu'aucun doute ne s'est encore élevé sur l'auteur des comédies découvertes par M. Lefebvre qu'on a gracieusement baptisé de *Menander Gallograecus*, on continue à disputer sur la personnalité de l'historien d'Oxyrhynchus. En outre des observations de G. Glotz sur le passage relatif à la confédération béotienne, *C.-R. Acad. Insc.* 7 février 1908 et *Bull. de Corresp. Hellénique*, 1908, citons W. A. Goligher qui se rallie à Kratippos dans *English Historical Review*, 1908, p. 277 et G. Busolt qui revendique les droits de Théopompe dans *Hermès*, 1908, p. 268. Cependant le savant allemand, qui prépare l'histoire de cette période pour le t. IV de sa *Griechische Geschichte*, convient que Théopompe (dans ses livres X-XII) et Éphore (l. XVII-XVIII) n'ont fait le récit des événements auxquels se rapportent nos fragments que vers 346. Or, il paraît bien résulter d'indices fournis par ces fragments qu'ils ne sont pas postérieurs à 371. Quant à l'emploi de Xénophon par l'auteur des fragments, en admettant qu'il soit démontré par l'analyse minutieuse de M. Busolt, il confirme plus qu'il n'infirme notre hypothèse puisqu'il y a tout lieu de croire que le récit si violemment anti-athénien que les l. III-IV des *Helléniques* font des années 395-4 a été rédigé sous le coup de la sentence d'exil qui frappa Xénophon en 399-2. Kratippos, dont l'histoire s'arrêtait en 393, a dû publier son œuvre peu après cette date, vers 386 au plus tard, si l'on admet qu'il est l'auteur de nos fragments qui proviendraient de son dernier ou avant-dernier livre. On comprend donc sans peine qu'il ait cherché à compléter et à rectifier Xénophon.

IMPRIMERIE DE *LA REVUE DES IDÉES*

BLAIS ET ROY

7, RUE VICTOR-HUGO, 7

POITIERS

